

Transcription de l'entretien avec Jean Claude MOINET

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 19 novembre 2012

[0'00"00] – Origines familiales

Jean Claude Moinet : Je suis Moinet Jean-Claude. Je suis né en 1945 à Nantes. Je suis né dans une clinique de Nantes à côté de la rue de la Bastille.

Cécile Liège : Et vos parents faisaient quoi ?

JCM : Ils ouvraient un garage le jour de ma naissance. A Rezé. Eux étaient Rezéens. Mon père était né à Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, et ma mère, à Rouans, dans le pays de Retz.

CL : Ils ont ouvert leur garage où ça ?

JCM : Au 56, rue Jean-Jaurès. Qui s'appelait rue Sadi-Carnot à ce moment-là, dans le quartier de Pont-Rousseau.

CL : Votre père avait une formation de mécanicien ?

JCM : Oui, il avait fait un apprentissage de mécanicien. Et lorsqu'il s'était mis à son compte, à cette adresse, il a racheté le garage de son patron d'apprentissage. A la fin de la guerre.

CL : Juste au moment où vous arrivez...

JCM : Exactement, le même jour.

[0'01"41] – Enfance à Pont-Rousseau

CL : Vous habitiez où au moment où vous êtes né ? Vous avez passé votre enfance où ?

JCM : A cette adresse. 56 rue Sadi-Carnot, à ce moment-là.

CL : Vos parents avaient la maison sur le garage ?

JCM : Oui, c'est ça. Tout était imbriqué. Y'avait pas à ce moment-là... les commerçants, très souvent, habitaient sur le lieu de travail.

CL : Vous alliez à l'école où ?

JCM : Ça a été une enfance simple. J'allais à l'école Saint-Paul qui était 200 mètres au-dessus du garage, en allant vers l'église Saint-Paul. Et puis j'avais des jeux simples, j'avais des copains du quartier, j'étais souvent dans le garage.

CL : C'était un quartier avec beaucoup de monde ?

JCM : Ah c'est la ville ! C'est le quartier de Pont-Rousseau. C'était entre Pont-Rousseau et Saint-Paul. C'était le quartier le plus vivant de Rezé. C'était très urbain.

CL : Vos copains de quartier, vous les avez rencontrés comment ?

JCM : Parce qu'ils habitaient tout près de chez moi d'une part, et d'autre part parce qu'on allait tous dans la même école, ou à peu près.

CL : Le choix de l'école privée, c'était un choix de vos parents ?

JCM : Là, je n'en sais rien. Je n'en ai jamais discuté avec eux. Mais c'était l'école la plus proche. Je ne sais pas s'il y avait d'autres raisons particulières mais il y avait au moins celle-là.

CL : Et les jeux d'enfants à cette époque-là, c'était quoi ?

JCM : Je le disais à deux de mes petits-enfants hier, lorsque j'étais gamin, il n'y avait pas de télévision bien sûr, il n'y avait pas de téléphone portable, il n'y avait pas de jeux électroniques, il n'y avait rien du tout. Donc, c'étaient les jeux avec une trottinette, les jeux de billes, les jeux de petites voitures. Voilà, tout simplement, c'est tout.

CL : Et vous vous retrouviez les uns chez les autres ou il y avait des lieux publics où vous vous retrouviez entre enfants ?

JCM : Ah non, c'était les uns chez les autres plutôt.

CL : C'était pas forcément les squares, ...

JCM : Non, il n'y en avait pas beaucoup à ce moment-là.

CL : Vous aviez des occupations, des loisirs en dehors de l'école ?

JCM : Très peu. Mes parents travaillaient sept jours sur sept. Donc je restais à la maison, je m'occupais un petit peu. J'avais un frère de cinq ans mon aîné. Donc on s'amusait entre nous et puis après, au fur et à mesure de l'école, il y avait des devoirs à faire. Et puis après, rien de spécial. Puis après, le sport, à partir d'une douzaine d'années.

CL : Et le Patronage, les activités du jeudi ?

JCM : Non.

CL : Et le sport, c'était quoi ?

JCM : J'ai fait longtemps du basket au Cercle Saint-Paul. Entraînement si possible sur la semaine et matchs le week-end.

CL : Le week-end, ça se passait comment ? Vous alliez où ? Il y avait des déplacements ?

JCM : C'était dans le sud du département. Comment ça se passait ? Bon, avec les encadrants du basket, avec les parents des enfants qui se déplaçaient un petit peu. Mais c'était pas très facile, il y avait beaucoup moins de voitures que maintenant.

CL : Ça a duré combien de temps le basket ?

JCM : Ça a duré vingt-cinq ans environ. Jusqu'à quarante ans à peu près.

CL : Vous vous êtes engagé dans l'association ?

JCM : Non, non. J'étais très pris par le travail.

CL : Donc vous étiez joueur, votre engagement était physique [rire] ?

JCM : Voilà, pour décompresser un petit peu.

[0'06"16] – Les vacances

CL : Qu'est-ce que vous faisiez pendant les grandes vacances et pendant les vacances scolaires tout au long de l'année ?

JCM : J'allais dans ma famille, chez mes oncles et tantes, ou cousins. Et je restais un mois ou deux chez eux. Mes parents ne prenaient jamais de vacances. Ils travaillaient tout le temps. Donc pendant les vacances, j'allais dans la famille.

CL : La famille, c'était où ? Le Pays de Retz ?

JCM : Oui, c'est ça.

CL : Il ne vous arrivait jamais de partir en colonies de vacances ?

JCM : Il m'est arrivé une fois de partir en colonies de vacances. C'était par l'école ou par l'association Saint-Paul, puisque c'était ce quartier-là. Et c'était à Notre-Dame-de-Monts, en Vendée. J'avais une dizaine d'années à ce moment-là.

CL : Ça vous a laissé un bon souvenir ?

JCM : Oui. Je n'ai pas énormément de souvenirs, mais un peu quand même. Oui, ça m'a laissé un souvenir pas désagréable tout au moins.

CL : Sinon, vous n'êtes jamais parti avec vos parents ?

JCM : Très peu. Très peu. Lorsque j'avais une quinzaine d'années, on est parti une fois du côté de l'Alsace pendant quelques jours. Ça devait être un pont du 1^{er} mai, quelque chose comme ça.

CL : Et l'association de Pont-Rousseau (sic), c'est quoi ?

JCM : Non, l'association Saint-Paul. Oui, he bien, ça tournait tout ça autour du club sportif, autour de l'école. Tout ça, c'était un petit peu la même chose.

CL : C'est pas l'équivalent du Patronage ?

JCM : Si, si on veut.

CL : Il y avait d'autres choses auxquelles vous avez participé ou auxquelles des copains à vous participaient ?

JCM : Non.

[0'08"19] – La formation au lycée

CL : A l'école, qu'est-ce que vous avez fait, et quelle formation vous avez suivi pour être garagiste ?

JCM : A partir de douze ans – de douze à quinze ans, j'ai fait trois ans de pension au collège Saint Jean-Baptiste-de-La-Salle, à Nantes, où j'ai appris les métiers de la mécanique, de la métallurgie. Et après je suis entré en apprentissage au garage que tenait mes parents.

CL : Ce choix d'aller dans ce lycée-là, c'était un choix de vos parents ou c'était le seul lieu où se former pour ce type de métier ?

JCM : C'était un choix de mes parents parce que c'était le lieu le plus connu et le mieux connu pour ce genre de métier.

CL : Votre père lui-même était allé là-bas ?

JCM : Ah non, ça n'existait pas du temps de mon père. Mon père, c'était un apprentissage, tout simplement.

CL : Ça veut dire que les métiers autour du garage se professionnalisaient (sic) à ce moment-là ?

JCM : Ça commençait. A avoir des enseignements techniques en école. Qu'il n'y avait pas auparavant. Auparavant, c'était simplement l'apprentissage avec quelques cours.

CL : Qu'est-ce que vous appreniez pendant ces trois années de spécialisation ?

JCM : Eh bien on continuait déjà l'enseignement général. Ce qui était une très bonne chose. Ensuite la technologie de la mécanique, de tous les métiers des métaux, le dessin industriel. C'est à peu près tout au niveau professionnel.

CL : On est dans quelles années ?

JCM : Là on est dans les années entre 55 et 60.

CL : Est-ce que c'est des années où la technique et la mécanique changeaient beaucoup et nécessitaient plus de connaissances ?

JCM : Non. La mécanique a toujours évolué très notablement. Changé beaucoup, non. Je me souviens d'un professeur de technologie qui me disait toujours : « tu verras, dans les années 2000, il n'y aura plus besoin d'essence dans les voitures ». On est en 2012, il y a toujours besoin d'essence dans les voitures.

CL : Est-ce qui vous est arrivé de rentrer à la maison en ayant appris des choses que peut-être votre père ne connaissait pas ?

JCM : Mmmmm... mon père connaissait beaucoup de choses ! Sur le plan technique, non. Là, je crois qu'il en avait beaucoup à m'apprendre.

CL : Donc, ce sont trois ans où vous commencez aussi à travailler aussi au garage ?

JCM : Ah non, j'étais en pension. Je ne rentrais qu'en fin de semaine.

CL : Quels souvenirs de la pension ?

JCM : Un souvenir mitigé. Je supportais difficilement d'être à quelques kilomètres de chez moi et de ne pas pouvoir rentrer le soir. Par contre, l'éducation était très bonne, ça, il n'y a aucun doute. Bon, mais c'était quand même difficile. J'avais une douzaine d'années quand je suis entré en pension... Mais bon ça s'est passé, c'était pas catastrophique non plus. Mais enfin, ça n'était pas toujours facile à gérer.

CL : Comment vous faisiez pour y aller ?

JCM : Mes parents m'emmenaient. Il y avait quelques réseaux de bus. Et les derniers temps, j'y suis allé en vélo-solex.

CL : Avec le sac-à-dos et les affaires dedans ?

JCM : Oui, tout à fait.

CL : Avant de faire ce choix là, vous aviez déjà un peu travaillé avec votre père au garage ?

JCM : Puisqu'on habitait sur le lieu du garage, j'étais tout le temps fourré dans le garage, tout simplement ! Donc c'est venu petit à petit, naturellement, tout simplement.

CL : Vous le regardiez faire ? Des fois, il vous laissait faire des choses ?

JCM : Ah non, pas sur les véhicules des clients de toute façon. J'étais un petit peu trop jeune. Mais il m'apprenait la mécanique, il m'expliquait.

CL : Et vous aviez du plaisir à ça ?

JCM : Ah bien sûr, oui. Si ça ne m'avait pas plu, je n'aurais pas continué.

[0'13"17] – L'apprentissage

CL : Vous faites votre apprentissage dans quel centre de formation ?

JCM : Les cours étaient dispensés à la Chambre des Métiers de Loire-Atlantique, route de Vannes, à Nantes, Chemin de la Maison-Blanche. Et autrement, j'apprenais dans le garage paternel.

CL : Ça se passait comment ? C'était une semaine sur deux ?

JCM : C'était une semaine sur trois, je pense me souvenir. Et à la fin, les dernières années, les cours étaient le samedi. Ou le soir, si c'était pas suffisant le samedi.

CL : D'accord, alors c'était surtout du terrain et un peu de théorie.

JCM : Oui, c'est vrai.

CL : Ça dure combien de temps l'apprentissage ?

JCM : L'apprentissage durait à ce moment-là trois ans. Mais du fait que j'avais fait trois ans de collège technique, j'avais une dérogation pour n'avoir un apprentissage que de deux ans.

CL : Alors comment s'est passé cet apprentissage dans le garage paternel ?

JCM : Ça s'est passé tout simplement, comme un apprentissage de n'importe quelle personne. Voire un peu plus dur parce que mon père exigeait beaucoup plus de moi je pense, que si j'avais été un apprenti qu'il ne connaissait pas auparavant. Mais ça s'est très bien passé. J'ai bien appris, je pense. Ça s'est très bien passé.

[0'14"51] – Les loisirs de jeune homme

CL : Quel âge vous avez au moment de l'apprentissage ?

JCM : J'ai commencé l'apprentissage à quinze-seize ans.

CL : Vous habitez toujours chez vos parents ?

JCM : Oui, bien sûr, il n'y avait pas d'autre solution.

CL : C'est quoi la vie d'un jeune homme de cet âge-là à Rezé ?

JCM : Des autres, je ne sais pas trop. De moi, je n'avais pas trop de sorties. Je terminais un petit peu plus tôt les soirs où je voulais m'entraîner un peu sportivement. Et je travaillais du lundi au samedi soir. Après, le samedi midi. Mais quand on travaillait du lundi matin au samedi soir, le dimanche matin, il fallait nettoyer le garage, il fallait que ce soit propre pour le lundi matin.

CL : J'imagine qu'à cet âge-là, il y avait des sorties entre jeunes ? Le cinéma, le théâtre, les bals ?

JCM : Un petit peu, ça m'est arrivé, heureusement. J'ai eu une jeunesse comme les autres. Mais j'avais plutôt moins de sorties que mes copains. On allait voir du sport, on allait un petit peu au cinéma.

CL : Le cinéma, c'était à Rezé ou à Nantes ?

JCM : Les deux. Il y avait le cinéma Saint-Paul, à Rezé, qui était tout proche, dans le quartier. Et puis de temps en temps à Nantes, dans le cinéma du centre de Nantes.

CL : Qu'est-ce qui faisait que vous alliez plutôt à Nantes ou à Rezé ?

JCM : De temps en temps, pour changer d'air on allait à Nantes.

CL : Et à ce moment-là, la bande des copains, c'est qui ? Est-ce que c'est les mêmes copains que vous aviez enfants ?

JCM : Ça se passait toujours dans le même quartier. La suite des copains d'enfance, de l'école, et puis du sport. Mais tout ça, c'était... on était tous du même quartier.

CL : Il y avait des sorties dans les bals ?

JCM : Non, pour moi très peu, ces sorties-là.

CL : Et c'était une bande de copains ? Est-ce qu'il y avait aussi des endroits où on rencontrait les filles ?

JCM : Dans les bandes de copains, c'était garçons et filles. Il n'y avait pas de ségrégation.

CL : Mais c'était l'école des garçons, et au sport, vous étiez une équipe de garçons ?

JCM : Oui, c'est vrai. Mais les garçons avaient des sœurs aussi. Il y avait toujours possibilité de trouver une solution.

CL : Et les vacances ? A cet âge-là, est-ce que vous partez en vacances ?

JCM : Non. Les vacances que j'avais quand il fallait vraiment que je coupe un petit peu avec l'automobile, c'était d'aller, je vous le disais, dans la famille.

CL : Même vers 16-17 ans ?

JCM : Vers 16-17 ans, je travaillais au garage. Même l'été.

CL : Vous aviez un patron...[rire]...

JCM : Ha, là, c'était peut-être un peu plus que maintenant. Au niveau des horaires hebdomadaires de travail, ce n'était pas compté. Il n'y avait pas un nombre d'heures très précis à faire. Tant qu'il y avait du travail, on travaillait.

[0'18"39] – Déménagement à Pont-Rousseau

CL : Le quartier, entre votre enfance et vos 17-18 ans, est-ce qu'il a changé ?

JCM : Entre ma petite enfance et 17-18 ans, il a changé déjà un petit peu parce que le garage s'est déplacé de cinq cents mètres. Parce que mes parents ne pouvaient plus exercer. Ils étaient en location à l'endroit où ils étaient. Il fallait qu'ils laissent les murs et puis, ça devenait trop petit. Donc ils sont allés cinq cents mètres plus loin au 25 rue Jean-Jaurès, au lieu du n°56. Toujours dans la même rue. C'était plus le quartier Pont-Rousseau.

CL : Ils ont acheté ?

JCM : Là ils ont acheté. C'était plus le quartier de Pont-Rousseau. C'était le cœur du quartier de Pont-Rousseau. Alors qu'auparavant, on était à mi-chemin entre le quartier de Pont-Rousseau et celui de Saint-Paul. Donc les copains ont changé un petit peu... enfin, il y a d'autres copains qui sont venus se greffer sur la bande copains.

CL : Vous aviez quel âge quand ce déménagement s'est opéré ?

JCM : Quand ce déménagement s'est opéré, j'avais six ans.

[0'20"40] – Disparition des petits commerces

CL : Et autour du garage, est-ce que le quartier change ? Les commerces ? Des constructions ? Est-ce que vous vous souvenez, entre 45 et 65, de changements importants ?

JCM : C'est surtout entre 45 et maintenant presque. C'est venu petit à petit. Il y avait énormément de petits commerces. Des petits commerces de bouche : des épiciers, des bouchers, des boulangers. Beaucoup, beaucoup trop sans doute de cafetiers. Maintenant de tout ça, il reste plus grand chose. Il reste un café ou deux, une boulangerie alors qu'il y en avait quatre auparavant. Il n'y a plus de boucherie, plus de poissonnerie, plus d'épicerie. Il n'y a plus rien à ce niveau-là. C'est remplacé par des

assurances, des banques. Différents commerces du tertiaire et non plus des commerces de base, de la nourriture. Et je pense que ça fait une grosse différence dans le quartier. Le quartier est beaucoup moins vivant. C'est plus la même ambiance, c'est complètement différent.

CL : Vous-mêmes vous aviez une activité dans ce secteur-là et vous avez vu partir des gens...

JCM : Lorsque les gens ont cessé leur activité, le commerce n'était pas suivi par cette même activité. Ça changeait de profession, ça fermait, quoi.

[0'22"16] – Évolution des moyens de transports

CL : Dans ces vingt années, les moyens de transport ont dû changer, non ?

JCM : Il y avait de plus en plus d'automobiles. Il y avait aussi, lorsque j'étais dans ma petite enfance, le tramway qui passait. Et qui a été supprimé, remplacé par des bus. Il y avait beaucoup d'accidents sur les rails de tramway d'ailleurs. Avec les cyclistes. Parce qu'il y avait beaucoup de cyclistes à ce moment-là qui allaient au travail. Des gens qui allaient travailler aux Chantiers de l'Atlantique, à Nantes, dans le centre. Il y avait quand même plusieurs milliers de personnes à ce moment-là. Il y avait des accidents. Le tramway, pour différentes raisons, il gênait la circulation sur la route sans doute, a été supprimé. Il revient en force maintenant mais il a été pendant un bon moment supprimé. Mais il y avait quand même pas mal de lignes de bus. On était assez bien desservi.

CL : Et les voitures ?

JCM : Oui, c'était la grande expansion des voitures. Et tous les engins à moteur. Les deux-roues à moteur. Des voitures, il y en avait de plus en plus et heureusement pour nous.

[0'23"42] – L'évolution de l'activité du garage

CL : Votre père a du coup connu une explosion de son activité ? Quand il a ouvert son garage, en 45, peu de gens avaient leur propre véhicule...

JCM : Lui n'en n'avait pas d'ailleurs. Il avait retapé une vieille voiture pour en faire une voiture de dépannage et c'est tout. On n'avait pas de voiture à la maison.

CL : En quelle année il a acheté sa première voiture ?

JCM : Je dirais dans les années 60, par là. On n'était pas mieux lotis que les autres.

CL : Est-ce qu'il a vu, est-ce que vous avez vu, l'activité du garage exploser ?

JCM : Ça a « explosé », c'est pas le terme que j'emploierais, mais il y a eu une progression qui arrivait tout le temps et qui s'amplifiait. Dans les années soixante, c'est certain, il y a eu une progression importante.

CL : Ça veut dire que vous avez embauché ?

JCM : Oui. Il y avait de plus en plus de personnes à travailler. Mes parents, quand ils ont commencé à travailler, ils étaient que tous les deux. Il y a eu un ouvrier par la suite. Lorsque je faisais mon apprentissage, il y avait deux ouvriers avec moi, c'est tout. Il y avait trois-quatre personnes, avec mon père, à travailler. Et puis après, c'est assez rapidement monté à quinze, vingt et plus, quoi. Ha oui, on a été pendant un certain nombre d'années une cinquantaine de personnes.

CL : C'était un gros garage ?

JCM : C'était un garage d'une certaine importance, oui.

CL : Vous êtes resté avec une enseigne indépendante ?

JCM : Ah non pas du tout. Dès les années 51-52, mes parents avaient pris l'enseigne Renault, que l'on a gardée jusqu'en 1970. Où là, pour des raisons de mésentente avec les dirigeants de chez Renault, on était passé concessionnaire Simca. On a fait Simca, Chrysler et Talbot. Et Matra. Et, sur l'insistance de Renault en 1975, on est revenu en tant que marque Renault.

[0'26''28] – Vie familiale

CL : Vous commencez à travailler vers dix-huit ans : vous habitez chez vos parents ? A quel moment vous devenez complètement autonome ?

JCM : Je suis devenu, comme ça se faisait beaucoup à ce moment-là, complètement autonome quand je me suis marié. Et là, j'avais vingt-deux ans.

CL : Alors qu'est-ce qui se passe ?

JCM : Il se passe, au niveau professionnel rien d'extraordinaire.

CL : Vous avez quel statut d'ailleurs ? Associé ?

JCM : J'étais salarié au départ et après il y a eu une association entre mon père, mon frère et moi.

CL : Et vous habitez où ?

JCM : Eh bien j'habite dans un appartement séparé de celui de mes parents mais quand même à l'endroit du garage. J'ai vécu chez mes parents jusqu'à ce que je me marie, et là je suis parti dans un appartement, mais à vingt mètres, quoi.

CL : Pendant combien de temps ?

JCM : Jusqu'en 1992, où j'ai déménagé pour venir habiter ici.

CL : Ici, on n'est plus à Pont-Rousseau...

JCM : Non, on est à trois kilomètres, c'est pas très loin. On est toujours sur Rezé.

CL : Vous achetez cet appartement ?

JCM : C'est un appartement qui appartient à la famille. J'y suis en tant que locataire.

CL : Vous vous êtes marié. Vous avez eu des enfants ?

JCM : Deux.

CL : Qui ont passé leur enfance à Pont-Rousseau ?

JCM : Oui, tout à fait. Ce sont deux filles. Elles aussi sont restées jusqu'à ce qu'elles se mettent en ménage. Elles sont allées dans les écoles Saint-Paul elles aussi. La suite familiale.

CL : Votre femme venait d'où, elle ?

JCM : Elle habitait Rezé elle aussi. Pas du tout dans le même quartier, mais sur la même commune.

CL : C'est un choix de votre part de les mettre à Saint-Paul ?

JCM : Par commodité, aussi. C'était le plus proche. Et puis, c'était l'école où j'étais allé. Elles y sont allées elles aussi.

CL : Ça aurait pu être pour des raisons religieuses...

JCM : Ça peut entrer en ligne de compte l'éducation religieuse ou non, mais c'était pas le point principal.

CL : Votre femme travaillait ?

JCM : Oui, elle était coiffeuse.

CL : A son compte aussi ?

JCM : Non. Elle était employée. Et ensuite, elle a été employée du garage.

CL : A quel moment elle est devenue employée ?

JCM : Lorsqu'on a eu les enfants. Elle a travaillé au garage pendant une quinzaine d'années environ. Et ensuite, elle s'est mise à son compte, en tant que commerçante, à Pont-Rousseau. Elle vendait des tissus. Je sais plus en quelle année elle a arrêté, mais c'était dans les années 2000 à peu près.

[0'31''19] – Évolution de l'activité du garage (suite)

CL : Vous devenez associé en quelle année ?

JCM : En 1968.

CL : A ce moment, le garage est déjà important ?

JCM : A ce moment-là, on était quatre ou cinq à travailler dans le garage. C'était un garage de quartier.

CL : En 1975, vous retournez sous l'appellation Renault : qu'est-ce que ça signifie d'être concessionnaire d'une marque comme ça ?

JCM : Le concessionnaire est responsable d'un secteur géographique donné. Alors que quand on est agent d'une marque, il n'y a pas de responsabilité sur un secteur. Mais là, il a fallu embaucher des vendeurs pour aller faire du démarchage à domicile.

CL : Statutairement, vous restez indépendant ?

JCM : Les concessionnaires sont indépendants. Ce sont les succursales qui font partie des entreprises, comme Renault ou Peugeot.

CL : Avec les années, comment ont évolué les relations entre l'entreprise mère et ses concessions ?

JCM : Il n'y a pas eu une évolution extraordinaire. L'évolution dépendait aussi des hommes en place. C'est ce qui avait fait, vous vous souvenez je vous l'ai dit, qu'il y avait eu un petit barrage entre nous. Il y a des hommes avec lesquels il était plus facile de discuter. Ça dépend des hommes. Il y a eu des questions stratégiques et industrielles, ne serait-ce que dans la définition des secteurs géographiques dont on était responsables. Mais c'était pas le principal.

CL : Vous avez cessé votre activité en quelle année ?

JCM : J'ai cessé en 2005.

CL : Entre 1968 et 2005, qu'est-ce qui a évolué dans votre travail ?

JCM : Il y a des choses qui n'ont pas évolué : ce sont les relations personnelles avec le client. Meilleures sont les relations, mieux c'est pour le travail aussi. Ensuite, dans le travail, la technologie a évolué beaucoup. Le nombre de voitures ayant beaucoup évolué, le nombre d'employés a évolué lui aussi. C'était pas tout à fait la même façon de diriger le garage, c'est évident. Mais ce qui compte le plus je pense, c'est la relation avec le client.

CL : Et ça, ça n'a pas changé ?

JCM : Ça ne doit pas changer à mon sens. Dire que ça n'a pas changé, c'est autre chose. Mais on essayait de faire de façon à ce que ça change le moins possible.

CL : Qu'est-ce qui a fait que ça changeait ? C'est la société qui a changé ?

JCM : C'est la société qui change. Je ne sais pas trop comment expliquer ça. Il faut de l'entente, il faut de la confiance. Après, c'est vrai que la société change donc les relations se modifient. Mais le principal, c'est de garder la confiance les uns envers les autres.

CL : Il y a quand même des choses qui ont dû changer sur le plan technique, car l'automobile a énormément changé, non ? Il y a peut-être autre chose qui a changé : votre façon de travailler ?

JCM : Non. Pas particulièrement. Bon, au départ dans un garage, on faisait uniquement de la mécanique. On était les mains dans le cambouis. Maintenant il y a beaucoup moins de cambouis, on ne touche pas aux mêmes choses. Et on fait de plus en plus de carrosserie, et de moins en moins de mécanique. Même si la révolution technologique de l'électronique a changé beaucoup de choses. C'est vrai, il y a moins de cambouis, mais il y a quand même moins de pannes, bien qu'on le dise différemment. J'entends souvent qu'il y a beaucoup de pannes dans les voitures avec l'électronique. C'est vrai, il y a des pannes, mais beaucoup moins qu'auparavant.

CL : Peut-être moins graves aussi ?

JCM : Ça dépend. Si on parle du portefeuille, ça monte très vite.

[0'36"54] – Les engagements

CL : Vous aviez des engagements dans votre travail ? Un syndicat ?

JCM : Oui, bien sûr. Lorsqu'il faut se défendre contre un constructeur, il vaut mieux se regrouper. On faisait partie d'un syndicat de l'automobile et d'un syndicat des concessionnaires Renault, mais sans plus. Sans être outrageusement dedans. C'était une adhésion plus qu'une participation très importante.

CL : C'est par rapport au constructeur qu'il fallait être uni ?

JCM : Il fallait par rapport au constructeur. Il fallait aussi par rapport à tous les organismes. Mais là, c'est par l'intermédiaire du syndicat de l'automobile, dont on faisait partie. Mais sans faire partie des bureaux du syndicat de l'automobile.

CL : Même question en tant que commerçant : est-ce qu'il y avait une union commerçante locale ?

JCM : Oui, il y avait une union commerçante au sein du quartier de Pont-Rousseau.

CL : Et que défendait cette association ?

JCM : Trop peu je pense, comme souvent. Parce que c'était fait au départ par des gens qui ne disposaient de pas trop de temps en dehors de leur travail. Mais il y avait l'organisation de braderies dans le quartier, de choses comme ça. Rien d'extraordinaire.

[0'39"00] – Disparition du commerce de proximité (suite)

CL : Est-ce qu'il y avait aussi une voix portée auprès de la municipalité, notamment concernant la disparition des commerces de proximité ?

JCM : Oui, le bureau de cette association s'occupait des relations avec la municipalité. Je pense qu'il n'y avait pas de gros grincements entre les deux.

CL : Cette disparition des commerces, vous en parliez entre commerçants ?

JCM : Bien sûr on en parlait. C'était la mort à petit feu du quartier. Ça semblait irréversible avec l'arrivée des hypermarchés. Pour beaucoup de commerces, ça a été la mort complètement.

CL : Est-ce qu'il y a eu des actions qui ont été menées pour essayer d'enrayer ce phénomène ?

JCM : Je ne sais pas, je n'ai rien en mémoire là-dessus. De toute façon, ce n'était pas un phénomène de quartier, c'était un phénomène régional, national. Et dans la région de Nantes, il y en avait beaucoup. Je ne me souviens pas d'actions importantes menées.

CL : [J'explique à Jean-Claude Moinet que ce sujet est le plus évoqué dans l'ensemble des entretiens depuis le début de la collecte].

JCM : La disparition des commerces, c'est la disparition de la vie des quartiers. Tout ça, ça a été emporté en périphérie, où il y a eu beaucoup d'emplois de créés. Mais on s'aperçoit maintenant que ce sont des emplois à temps partiel, qui ne valaient pas les emplois à temps complet chez les commerçants tel que c'était auparavant. C'est le style de vie qui a changé.

CL : Et vous, en tant que garagiste, votre activité a été touchée par l'érosion du commerce de proximité ?

JCM : Oui, bien sûr. Beaucoup de garage se sont créés autour des villes. D'autant que le garage amenait une petite pollution par le bruit, par les odeurs éventuellement. Donc il fallait essayer d'emmener ces garages à l'extérieur. Mais le commerce de proximité, il y en a besoin quand même. Il est bon qu'il en reste un petit peu à l'intérieur des villes.

CL : Vous avez vu votre clientèle décroître au fur et à mesure des années ?

JCM : Non, pour notre garage personnellement, il n'y a pas eu de décroissance de l'activité. C'est vrai que ça aurait été plus pratique avec des parkings plus grands, plus accessibles, d'être à l'extérieur. Mais d'un autre côté, les gens qui sont à l'intérieur des villes, ils avaient, pour la voiture, le garage à portée de main. C'est pas inintéressant non plus.

[0'42"36] – Les loisirs d'adulte

CL : Devenu adulte, vous travaillez beaucoup, mais vous continuez un peu le basket. Et est-ce que vous partez en vacances ou c'est le même rythme que du temps de vos parents ?

JCM : On a modifié quand même le rythme de vie. On part un peu en vacances deux-trois semaines environ l'été. Par contre, j'ai jamais pris de vacances en dehors de la période d'été. Parce qu'il y avait un peu moins de travail l'été. C'était plus facile de partir à ce moment-là.

CL : Et vous étiez trois patrons : votre père, votre frère et vous ?

JCM : Mon père a arrêté de travailler, alors en sifflet un petit peu, mais il a arrêté dans les années 75.

CL : Vous étiez deux alors, cela vous permettait de partir en vacances chacun votre tour ?

JCM : Oui, mon frère partait en juillet et moi en août.

CL : Vous partiez où ?

JCM : Ça dépend des années mais on allait très souvent du côté de Noirmoutier. Pour la détente. De temps en temps, on allait faire un voyage un peu plus loin : en France, en Espagne. Sans aller plus loin.

CL : Vous n'aviez pas d'habitude quelque part, ou une maison ?

JCM : Non.

CL : Et vos loisirs ?

JCM : Le soir, l'activité professionnelle se terminait tard. Selon les années, c'était entre 20 et 21 heures. Alors, bon, après il était temps de rentrer à la maison. Et puis quand il faut recommencer le lendemain matin à 7 heures...

CL : Et quand il y avait des sorties, le week-end éventuellement, c'était plutôt sur Rezé ? Nantes ?

JCM : Des sorties, il n'y en avait pas énormément. C'étaient des sorties dans la famille éventuellement, des fois sur Nantes. Sur Rezé, on connaissait déjà, je vois pas trop ce qu'on allait faire.

[0'45"07] – La retraite

CL : Vous êtes à la retraite, qu'est-ce qui vous occupe aujourd'hui ?

Est-ce que vous avez des engagements associatifs, ou autre ?

JCM : Non, non. J'ai eu tellement d'engagements et une vie tellement trépidante pendant l'activité professionnelle, maintenant je ne veux pas prendre d'engagement. Je veux rester le plus libre possible.

CL : Quand vous parlez d'engagement, vous parlez vis à vis du constructeur et des clients ?

JCM : Oui. Parce qu'il fallait faire vivre le commerce, ce qui n'était pas toujours évident. Maintenant, c'est beaucoup plus la liberté. J'ai des occupations mais sans engagement.

[0'46"00] – Ce qui a le plus changé à Rezé

JCM : Rezé est devenue une grande ville parce que ça doit être la quatrième du département. Il y a les structures routières qui ont beaucoup changé. Mais là c'est toute la métropole avec le périphérique. La vie je pense a changé du fait du nombre de commerces. La ville devient de plus en plus cité-dortoir. Je crois pas que ce soit une bonne direction. Il faudrait qu'il y ait un petit peu de tout.

CL : Vous voulez dire une ville qui ait sa propre existence, plutôt que d'être la cité-dortoir de Nantes ?

JCM : On ne peut pas changer la situation géographique. Elle est comme ça, il faut faire du mieux possible avec la situation telle qu'elle est là. Il faut essayer de créer le maximum d'emplois, le maximum de vie dans la ville.